Légitimité du chercheur et pratiques de catégorisation en contexte ethnographique.

Aron Arnold & Luca Greco
Université Sorbonne Nouvelle – Paris III

Résumé :
La question posée par ce travail est celle de la légitimité du chercheur à travailler sur, pour et avec certains groupes situés aux marges d'un pouvoir dominant et marqués par une importante marginalisation et stigmatisation. Cette question est posée, d'une part, par ces groupes mêmes revendiquant le droit à une parole qui leur a été confisquée; et, d'autre part, par la communauté scientifique qui s'intéresse de plus en plus aux communautés minorisées et qui prône un savoir scientifique et militant, subjectif, et une épistémologie du point de vue (Collins 1989).
A partir de trois terrains menés en milieu homoparental, drag king et trans, et d'un corpus constitué d'entretiens ethnographiques, de conversations entre pairs, d'échanges de courriers et de commentaires publiés sur des réseaux sociaux, nous analyserons des discours dans lesquels la place du chercheur sur ces terrains est interrogée, négociée, refusée et acceptée dans un réseau complexe de reformulations et de catégorisations.
La question plus générale de la production d'un savoir scientifique à partir d'une position de pouvoir sera débattue en interrogeant ainsi la notion d'observation participante au prisme de l'observation de la participation (Tedlock 1991) et des pratiques de catégorisation.

Mots clés : réflexivité, ethnographie, légitimité, catégorisation, minorités

Abstract :
The main concern of this paper is the question of advocacy to do research on, for and with specific marginalized, stigmatized and dominated groups. This question raises in two different contexts and presents two different issues. The first one is concerning to the right to speak for LGBTQI communities and activist groups whose voices have been silenced in the past by a dominant heteronormative power. The second one is raised in scientific communities, more particulary in reflexive and queer anthropology, traditionnaly attentive to minorities, reflexive knowledge and to the « feminist standpoint theory » (Collins 1989).
The data presented in this article are drawn from semi-structured opend-ended interviews, video and audio recordings of naturally occurring interactions, mails between participants and ethnographers and comments posted on social networks. The data were collected in three different fieldworks and communities : gay and lesbian parents, drag king community and trans people.
In this paper, we analyze how the researcher position in the fieldwork is assessed, negociated, refused and accepted by members through a complex network of reformulation and categorization practices. The more general question of the production of scientific knowledge intertwined with power issues will be discussed through the notion of « observation of participation » (Tedlock 1991) and categorization practices.

Keywords : reflexivity, ethnography, advocacy, categorization, minorities

Aron Arnold & Luca Greco
Université Sorbonne Nouvelle – Paris III

Légitimité du chercheur et pratiques de catégorisation en contexte ethnographique.

Les trans ne sont pas un sujet de thèse
pour cisgenres universitaires
en mal de radicalisme !
(slogan lu sur une pancarte lors de l'Existrans 2010)

Ce texte est écrit par deux chercheurs assignés « hommes » à la naissance, dont les corps sont lus et interprétés comme relevant de la masculinité. Cette catégorisation en tant qu'« hommes cisgenres[1] » peut poser un problème au niveau de l'entrée sur le terrain lorsque l'on veut travailler sur, avec et pour des personnes qui se définissent, se reconnaissent ou se sentent plus ou moins proches des catégories « transgenres », « transexuel-le-s » et/ou « féministes ». C'est au sein d'une réflexion autour de cette possible tension identitaire que ce texte s'inscrit et c'est autour de ce problème que nous rencontrons certains questionnements, posés notamment en anthropologie, autour des terrains dits « sensibles ».

Dans la littérature, le caractère « sensible » a été mis en avant à travers le danger, la stigmatisation, la précarité de certains groupes enquêtés (sans papiers, SDF, réfugié-e-s, ghettos, squats, camps… cf. Bouillon, Fresia, Tallio 2005), la dimension privée et intime de la parole, et les possibles menaces à l'encontre desquelles les chercheur-e-s et les enquêté-e-s sont soumis-e-s au cours du terrain (Renzetti 2012 : 13). En ce qui nous concerne, nous interrogerons le caractère « sensible » du terrain autour de la tension identitaire entre enquêté-e-s et enquêteur-e-s en nous penchant sur les modes d'intégration et d'exclusion de la/du chercheur-e sur le terrain. De ce fait, le problème de la légitimité des chercheur-e-s sera mis en avant comme une condition produite par la rencontre avec l'autre. Ainsi, contrairement à beaucoup de travaux en sciences sociales, où le langage est conçu comme un *miroir transparent* donnant accès aux pratiques étudiées, il sera appréhendé ici en tant qu'*outil constitutif* des pratiques d'inclusion et d'exclusion mêmes, et du caractère sensible du terrain.

1. Questionnements théoriques, enjeux pratiques

Dans ce texte, nous souhaitons prolonger une réflexion entamée il y a quelques années autour des pratiques ethnographiques en tant qu'objet d'analyse (Greco 2010) tout en nous inspirant d'un ensemble de travaux ayant souligné la nature située, politique et socialement distribuée de la production de la connaissance ethnographique (Marcus & Fisher 1986). Les acquis développés par ces champs peuvent être résumés en ces quelques points essentiels :

[1] Nous utiliserons dans ce texte le terme « cisgenre » dans le sens de « non-trans » en sachant très bien que la dichotomie « cisgenre vs transgenre » pose beaucoup de problèmes comme d'ailleurs les termes qui la constituent (Alessandrin 2013). Le terme « cisgenre » désignera donc toute personne qui ne s'est pas engagée dans un parcours pour transitionner vers un genre autre que celui qui lui a été assigné à la naissance. Le terme « cisgenre » a émergé dans la communauté trans au cours des dernières années pour remplacer le terme conflictuel « bio » sous-entendant « qu'une identité plus qu'une autre est proche du "biologique", de l'authentique » (Alessandrin, 2013).

i) un questionnement sévère de l'objectivité scientifique démasquée comme une stratégie rhétorique, politique, et finalement androcentrée, blanche et impérialiste (Abu-Lughod 1991, Guillaumin 1992) ;
ii) la dimensions relationnelle et polyphonique, du terrain et de la production de la connaissance scientifique (Dwyer 1982, Mondada 1996) ;
iii) le passage de l'observation participante à l'observation de la participation (Tedlock 1991), et l'émergence d'un nouveau statut participatif des chercheur-e-s sur le terrain (Broqua 2000).

La prise en compte de l'expérience ethnographique en tant que pratique intersubjective permet de mettre à nu les pratiques de terrain et d'en révéler leur fabrique interne. De ce fait, les pratiques ethnographiques, et plus largement les pratiques scientifiques, sont appréhendées au prisme de leur malléabilité (Latour 1993). Cette façon d'appréhender les pratiques de construction des savoirs permet de faire face aux enjeux de pouvoir qui émergent dans les relations que les chercheur-e-s entretiennent avec les personnes rencontrées sur le terrain et qui se traduisent au moment de la textualisation d'une expérience ethnographique par les questions : *qui parle ? pour qui ?* et *au nom de qui/quoi ?*.

Comment répondre à ces questions et sortir de ce qui peut être un véritable cul-de-sac épistémologique lorsque les chercheur-e-s ne sont pas *a priori*, ou apparemment, des membres des communautés étudiées ? Et encore, comment, en se référant aux travaux de Broqua sur le SIDA (2009 : 121), rendre compte de la distance qui sépare « ceux qui sont affectés dans leur chair de ceux qui, par leur engagement, leur proximité affective, leur empathie ou leur désir ardent de comprendre, le sont aussi » ? Puisque ces questions ne vont pas de soi à moins de réifier les identités des participant-e-s et de les stabiliser dans les dichotomies « nous » vs. « elles/eux », « hétéro » vs. « homo », « cisgenres » vs. « transgenres », « militant-e-s » vs. « universitaires », etc., deux réponses sont possibles.

La première consiste à rejoindre les arguments de Stone et Priestley (1996), travaillant dans le domaine des *disability studies,* qui proposent, en suivant Zarb (1992 : 709), de distinguer entre « recherche émancipatrice » (*emancipatory research*) et « recherche participative » (*participatory research*). Ils soulignent le fait que la « recherche participative », celle qui fait intervenir les membres « insiders » dans la recherche, n'est pas en soi un gage pour que celle-ci devienne émancipatrice (Stone & Priestley 1996 : 709). Pour qu'une recherche soit émancipatrice, il faut qu'elle vise à transformer ceux que l'on appelle les *objets* d'étude en *sujets.* En tant que sujets actifs, les enquêté-e-s doivent non seulement participer mais aussi contrôler toutes les étapes de la recherche.

La deuxième consiste à transformer les chercheur-e-s, précédemment considéré-e-s comme *sujets* « experts », en *objets* d'analyse et à montrer comment elles/ils s'inscrivent dans des trajectoires d'exclusion et d'inclusion tout au long de l'expérience ethnographique. De ce fait, on peut rendre compte des logiques de catégorisation auxquelles nous sommes confronté-e-s sur le terrain et ainsi découvrir que les dichotomies « nous » vs. « elles/eux », « insiders » vs. « outsiders », etc. peuvent s'estomper au profit de dynamiques discursives par et dans lesquelles ces catégories font l'objet de contestations, de reformulation et de négociations permanentes.

Cette deuxième réponse se justifie par les raisons suivantes. D'une part, parce que le partage de la même identité (de genre, d'orientation sexuelle, de race ou de classe) avec les membres rencontrés sur le terrain ne nous garantit ni un accès aux pratiques de la communauté, ni une

meilleure appréhension de celles-ci (Broqua 2000 : 131-132, Fawcett & Hearn 2004 : 210). D'autre part, parce que le terrain est aussi un espace relationnel de construction du soi. De ce fait, travailler sur une question identitaire peut être lié à un désir de la part des chercheur-e-s de « devenir comme ou se rapprocher d'elles/eux » et appréhender ainsi l'expérience ethnographique comme un processus de *coming out* et de transformation de soi. Cette approche du terrain que les anthropologues ont qualifié de « réflexive » (Marcus & Fisher 1986) ne doit cependant se résumer à une narration de soi. La réflexivité doit être repensée dans les termes d'une relation co-constitutive entre l'identité de la/du chercheur-e et les pratiques ethnographiques – elle doit révéler comment les pratiques ethnographiques se constituent par et dans la relation entre les participant-e-s, et encore, comment l'identité des chercheur-e-s est à la fois constituée par le terrain tout en configurant les façons de l'appréhender et de le concevoir.

Dans le domaine interactionniste, plusieurs travaux se sont penchés sur l'analyse détaillée du déroulement interactionnel de certaines pratiques ethnographiques : l'entrée sur le terrain (Greco 2010), la demande d'autorisation (Mondada 2006), les entretiens (Mondada 1996), la transcription (Vigouroux 2007), l'utilisation de la vidéo (Mondada 2003) et le passage de l'observation participante à l'observation de la participation (Greco 2010). Une analyse minutieuse des procédés discursifs des pratiques de construction identitaires en contexte ethnographique permettrait à notre avis de restituer la parole des participant-e-s dans le détail de sa production, de sa temporalité et d'en donner une description « épaisse » (Geertz 1973). De fait, cette perspective devient un dispositif politique en ce qu'elle permet de rendre une voix à toutes celles et à tous ceux à qui elle a été confisquée, trafiquée par et dans les techniques de discours rapporté communément utilisées en sciences sociales (« elles/ils ont dit que… ») en désancrant ainsi la parole des participant-e-s de leur contexte original d'énonciation.

C'est dans ce cadre de réflexions théoriques que nous nous situons et que nous aimerions engager un échange autour de questions si importantes et pourtant si peu débattues en sciences du langage. Nous procéderons ainsi en trois temps. Après avoir présenté le cadre ethnographique de nos recherches respectives (§ 2), nous analyserons la façon dont notre présence a été perçue et catégorisée sur le terrain en rendant compte des logiques d'inclusion et d'exclusion dont nous avons fait l'objet (§ 3). Enfin, nous conclurons en dressant un bilan de ces expériences et formulerons quelques pistes de recherche (§ 4).

2. Présentation des terrains/données

Les données que nous présentons dans ce texte sont issues de deux terrains que nous avons menés au cours des dernières années. Le premier a été mené par Aron Arnold (dorénavant AA) en 2011 dans le cadre de son doctorat en phonétique portant sur les manières dont des personnes trans[2] utilisent leurs voix pour rendre intelligibles leurs identités de genre. Étant donné qu'« [u]ne voix est d'emblée associée à un genre » (Le Breton, 2011 : 48), la voix fait partie des dispositifs de genration les plus importants. Dans ce sens, elle joue un rôle décisif dans la perception d'un individu en tant que « femme », « homme », « féminin » ou « masculin » et, de ce fait, devient un élément-clé dans le passing[3] des personnes trans. Ce

[2] Personnes s'identifiant comme transgenre, transsexuelLE, MtF (Male to Female), FtM (Female to Male), F/M-to-Unknown, Genre fluide, Gender Outlaw, Genderqueer, et autres.

[3] Dans ce texte nous allons utiliser le terme « passing » dans les sens de Kessler et McKenna (1978: 19) : faire quelque chose dans le but d'être perçu de la manière dont on le souhaite. Pour une discussion critique sur le concept de « passing » voir par exemple Rogers (1992).

terrain a permis d'observer comment des personnes trans produisent des voix *en fonction* mais aussi *à l'encontre* des conceptions stéréotypiques relatives aux voix féminines et masculines et d'étudier les conséquences que cela a sur leur passing.

Le deuxième terrain a été mené pendant 4 ans par Luca Greco (dorénavant LG) dans un groupe de Drag King bruxellois. Un Drag King est une personne généralement assignée « femme » à la naissance qui met en scène une (ou plusieurs) corporalité(s) masculine(s) à l'aide d'un répertoire multisémiotique complexe (verbal, gestuel, postural, matériel, spatial) dans un but aussi bien artistique (faire des performances dans des espaces publics) que politique (interroger par là même la binarité et les frontières entre les genres). Les données issues de ce terrain comprennent des enregistrements vidéos des pratiques de maquillage et des performances, des entretiens avec les participant-e-s et le recueil de documents écrits concernant la vie du groupe.

3. Pratiques d'exclusion et d'inclusion

Dans cette partie, nous allons nous pencher sur la façon dont notre entrée, notre présence et notre participation sur les deux terrains ont été perçues par les membres du groupe d'accueil et ont généré des logiques d'action et de catégorisation spécifiques. Dans un premier temps, nous verrons comment une demande de prise de contact formulée par un chercheur auprès d'associations trans a généré un silence accomplissant une dynamique d'exclusion dans l'espace ethnographique (Terrain Arnold, § 3.1.).
Dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur deux épisodes interactionnels. Ainsi, d'une part, nous verrons comment le chercheur est catégorisé dans l'interaction comme un participant (vs. observateur) en ratifiant de ce fait son inclusion dans l'espace interactionnel ; d'autre part, nous analyserons les procédés par et dans lesquels son identité masculine cisgenre est thématisée et questionnée par les participants et contestée par lui-même au cours de l'interaction (Terrain Greco, § 3.2).

3.1. Le silence comme pratique d'exclusion

3.1.1. L'événement déclencheur

Nous présenterons ici une suite d'événements qui ont conduit à l'exclusion de AA de l'espace ethnographique. L'événement déclencheur était l'envoi d'un courrier à diverses associations trans françaises dans lequel AA expliquait qu'il souhaitait entrer en contact avec elles et qu'il espérait trouver parmi leurs membres des personnes trans susceptibles d'être intéressées par une collaboration à son travail de recherche de doctorat. Ci-après une reproduction du courrier :

> Bonjour,
> Je suis chercheur au Laboratoire de phonétique et phonologie (UMR 7018 - CNRS / Sorbonne nouvelle) et j'effectue actuellement un travail de recherche sur les liens entre voix et identité de genre.
> La voix étant un des marqueurs les plus importants du genre, elle permet aux individus de communiquer leur féminité / masculinité. Partant du postulat que le fait d'être une femme ou un homme n'est pas lié à une anatomie sexuée mais est le résultat d'un certain nombre de comportements, attitudes et manières d'être, je souhaite démontrer que la production d'une voix genrée n'est elle non plus pas forcément liée à une anatomie spécifique. La capacité des personnes trans à modifier leur voix au cours de leur transition prouve cela parfaitement.
> Ceci est la raison pour laquelle je m'adresse à vous. Je voudrais faire des enregistrements de voix de personnes trans et je pensais que des membres de ((nom de l'association)) pouvaient éventuellement être intéressés par une collaboration.

> A côté des aspects théoriques sur le genre et l'étude du fonctionnement de la voix, je suis sûr que les résultats de mon étude pourront aussi servir à développer des stratégies exploitables par les personnes trans ainsi que par des orthophonistes accompagnant des personnes trans au cours de leur transition.
> Je serais très intéressé de connaître votre avis sur cette étude et voudrais encore une fois exprimer mon souhait de collaborer avec les membres de votre association.
> Très cordialement,
> Aron ARNOLD

Ce courrier a été envoyé à neuf associations. Trois associations ont manifesté leur intérêt pour l'étude et ont accepté de relayer l'appel à participation à leurs membres. Les six autres ont gardé le silence. Nous avons interprété ce silence comme un refus à la requête formulée par AA et, de ce fait, comme une pratique d'exclusion.

En considérant le courrier envoyé comme la première partie d'une séquence de type *paire adjacente*[4] – une requête en première partie pouvant donner lieu à une acceptation ou à un refus en deuxième partie – et en suivant la typologie des silences dressée par Kurzon (2007), ce silence peut être analysé comme remplissant la fonction de « silence conversationnel ». Pour Kurzon (2007), les silences conversationnels – les réponses silencieuses à une question ou la non-participation à une conversation – doivent être considérés comme équivalents à des actes de parole. S'ils sont intentionnels, ils peuvent être traduits par « je ne veux / dois pas parler »[5]. Le silence n'équivaut donc en aucun cas à une absence de réponse. Comme le rappelle Sontag (2002 : 11) « "silence" never ceases to imply its opposite ». Un silence dans une situation sociale n'est jamais neutre (Eckert & McConnell-Ginet, 2003 : 119) et équivaut à une stratégie rhétorique au même titre qu'une prise de parole (Glenn, 2004). Ainsi, le silence produit à la suite d'une requête pourrait être interprété comme un type spécifique de réponse déclenchant auprès de celle ou celui qui la reçoit un certain nombre d'inférences et de questions sur ses causes et son émergence.

3.1.2. Contextualiser le silence

Hymes (1962) et Basso (1970) ont soutenu qu'il ne fallait pas limiter son analyse aux mots mais aussi étudier les conditions dans lesquelles les participant-e-s à une interaction font le choix de ne pas y avoir recours Si nous nous intéressons donc à ce qui a provoqué la « réponse silencieuse », nous remarquons qu'elle se situe et s'insère dans une contexte social particulier. Au cours des dernières années, les associations trans se sont mobilisées pour dénoncer les effets pathologisants des discours psychiatriques envers les personnes trans. Refusant qu'elles fassent l'objet de ces discours, les associations revendiquent le droit à une autodétermination qui passerait notamment par une réappropriation d'une parole qui leur a été confisquée. Dans ce cadre, elles réclament que les personnes trans, précédemment objets d'études passifs, deviennent les sujets actifs des savoirs qui sont produits sur eux. Ci-après le

---

[4] Levinson (1983) explique que les paires adjacentes sont des séquences composés de deux tours (i) matériellement parlant adjacents, (ii) produits par deux participant-e-s différent-e-s, (iii) ordonnés en première partie et deuxième partie [de la paire], (iv) typés, de manière à ce que la première partie nécessite une deuxième partie spécifique en fonction de son type – par exemple, des offres déclenchent des acceptations ou des refus, etc.

[5] Kurzon (2007) distingue entre silences conversationnels intentionnels et non-intentionnels et traduit ceux-ci par différentes expressions modales. Les silences conversationnels intentionnels surviennent dans le cas où la décision de ne pas parler est prise par l'interactant-e même (« je ne veux pas parler ») ou dans le cas où une source externe force l'interactant-e à garder le silence (« je ne dois pas parler »). Les silences conversationnels non-intentionnels surviennent quand l'interactant-e est incapable de parler suite à une inhibition psychologique (« je ne peux pas parler »).

texte de présentation du GAT – Groupe Activiste Trans qui reprend certains points d'un agenda politique partagé par de nombreuses associations trans françaises :

> [L]e GAT a choisi de prendre la parole: le temps n'est plus de laisser les "non-trans" parler au nom des trans', le temps est venu pour les trans' de se prendre en charge, de se définir et de s'exprimer.
> Le GAT refuse le discours moralisateur, paternaliste, hétéro-normatif de ceux mêmes qui nous pathologisent, nous manipulent, nous harcèlent moralement, nous infantilisent en nous soumettant à LEUR autorité:
> NON à une psychiatrisation des trans au profit d'une médicalisation respectueuse de notre propre personne dans une intégrité et physique et psychique la plus totale. […]
> Parce que nous, trans, ne voulons plus être spectateurs/victimes de notre propre parcours, nous revendiquons le droit à la parole, à la responsabilité, à l'action sur notre propre terrain: Le droit à une TRANS-visibilité.[6]

Le refus d'objectivation, tout d'abord dirigé contre les psychiatres s'est au cours des dernières années étendu à l'ensemble des chercheur-e-s, souvent désigné-e-s par le terme de « collabos ». Comme le montrent Espineira (2013) et Thomas (2013: 77-78), « le terme, historiquement puissant, de "collabos" est fréquemment utilisé et vise une disqualification […] des chercheur-e-s en sciences sociales qui viennent, après les "psys", s'interroger sur les conséquences sociales et culturelles que la culture trans véhicule désormais » (ibid.). Ce mode de catégorisation fait écho au terme de « colonisateur » qui circule sur les réseaux, les blogs et les forums ayant comme thème les transidentités. Il est utilisé pour désigner des chercheur-e-s, des militant-e-s féministes ou militant-e-s LGB soupçonné-e-s de vouloir s'approprier les vécus des personnes trans pour en tirer profit – que ce soit pour constituer un sujet de recherche original, pour étayer des arguments épistémologiques ou militants spécifiques, ou pour usurper une certaine visibilité. Ci-après un passage du papier de Joelle Ruby Ryan publié sur le site *The Transadvocate*[7] et qui fait écho à ce que nous venons de dire :

> The time of cisgender people getting the final say about trans peoples' lives is also over, sorry to inform the "rad fems" of the world. […] To usurp the experiences of other groups for one's own ideological and political ends is a form of discursive violence and ideological colonization that trans people, sex workers and others will flatly refuse to co-sign, whether from right-wing moralists or pseudo-radicals from the Left.

3.1.3. Le silence comme stratégie de résistance

Au moment où AA a envoyé son courrier, il était peu conscient de l'incidence que ces questions pouvaient avoir sur son terrain de recherche. Dans sa présentation, on peut cerner deux moments problématiques. D'une part, il mobilise le dispositif catégoriel de « chercheur » en mettant en avant le nom du laboratoire auquel il est rattaché, ainsi que l'affiliation de celui-ci à l'Université Sorbonne nouvelle et au CNRS – « Sorbonne » et « CNRS » renvoient à des symboles très forts de l'institution et du pouvoir académique – et, d'autre part, il présente son projet de recherche avec un style pouvant être perçu comme très formel et reprenant un vocabulaire relevant du jargon universitaire.

Suite au silence produit par six des neufs associations contactées, AA demande à un ami, activiste trans et qui connaît bien le milieu associatif, de relire son courrier pour qu'il lui donne son avis sur d'éventuelles formulations malheureuses. Ci-après sa réponse envoyée par mail :

---

[6] Pour une lecture du texte en entier http://transencolere.free.fr/gat/questcequegat.htm

[7] Pour une lecture du texte en entier: http://www.transadvocate.com/what-they-call-womyn-only-space-is-really-cisgender-only-space.htm

> bon moi je dirais un truc pour signifier encore plus fort que je ne suis pas qu'un chercheur. Par ex, que tu a rencontré des gens de l'asso dont tu m'avais parlé.. quelque chose pour dire que tu es sur le terrain pas seulement comme chercheur avec ta grosse loupe et ton microscope.
> voilà bon courage pour ton rdv ;)
> bises!

Il ressort de cette remarque ainsi que des autres conversations avec cet interlocuteur que les choix des dispositifs catégoriels (« chercheur », « laboratoire », « Sorbonne », « CNRS »), le style et les formulations adoptées par AA n'étaient pas appropriées au contexte militant trans.

Deux autres éléments ont pu provoquer des réticences supplémentaires auprès des personnes considérant les travaux sur les transidentités comme une forme de colonisation :

i) l'indication dans son courrier qu'il souhaitait « *démontrer* que la production d'une voix genrée n'était pas forcément liée à une anatomie sexuée spécifique » ;
ii) et la volonté de *prouver* cela par le fait que les trans peuvent modifier leur voix au cours de leur transition (« La capacité des personnes trans à modifier leur voix au cours de leur transition *prouve* cela parfaitement ».)

D'une part, les verbes « démontrer » et « prouver » renvoient à une rhétorique scientiste et positiviste qui a produit et reproduit dans le temps des formes de domination masculine, blanche, hétérosexuelle (Martin 1991, Tuhiwai Smith 1999) ; d'autre part, la façon dont les pratiques des personnes trans sont présentées les configure en « argument scientifique » en les désincarnant ainsi de tout vécu et de toute historicité.

Les retours de l'ami de AA, les communiqués et les manifestes d'associations comme le GAT, les remarques entendues lors d'entretiens et lues sur les réseaux sociaux sur Internet, ainsi que la systématicité des « réponses par le silence » par les associations trans suggèrent que ce silence a été intentionnel et non pas le résultat d'un oubli ou d'un manque de temps pour rédiger une réponse. De ce fait, il peut être interprété comme un refus de collaboration avec AA et une stratégie de résistance face au pouvoir institutionnel incarné dans et par sa présentation.

3.2. Lorsque l'observateur devient participant

Dans cette partie, nous allons nous focaliser sur les pratiques incluant le chercheur dans la scène qu'il est en train de filmer avec sa camera (terrain Greco). Alors que LG était dans un coin de la salle pour faire ses captations, sa présence corporelle est thématisée par les participants. De ce fait, un changement au niveau des cadres de participation s'opère.

Dans les extraits qui suivent, Max et Dan (deux drag kings experts, performeurs) sont en train d'aider un novice dans la pratique du maquillage. L'incarnation d'un personnage masculin passe par des techniques les plus diverses. Une des plus connues consiste à se fabriquer une barbe avec des cheveux préalablement coupés dans un gobelet et par la suite collés sur le visage mais aussi par des manipulations visant à « enfoncer » les zones autour des yeux:

```
1  D   ça/ c'est pour enfoncer les zones du visage qui sont
2      dans l'ombre/ généralement/ euh/ (1) en moyenne
3      dans le visage dxxx/ c'est-à-dire
4      *(2)*
```

```
        *fait signe à LG de se rapprocher*
5       c'est-à-dire autour des yeux en effet les les hommes
6       ont en général *en moyenne des yeux en
                       *regarde LG--→
7       plus enfoncés  *regarde luca*
                       *pointe vers LG en rigolant*
```

Dans le premier extrait, Dan rend compte de l'utilité d'une activité qu'il s'apprête à accomplir avec le novice. A l'intérieur de cette pratique, il mobilise deux procédés : une explicitation du type d'action à accomplir (l. 1-2) et une typification du visage masculin (l. 2-7). Lors de ce second procédé, deux types de ressources linguistiques sont exploitées : des groupes nominaux généralisant la catégorie des hommes (« les hommes » l. 5) et des marques de modalité épistémique (« généralement », « en moyenne », « en général » l. 2, 6). Ces ressources linguistiques incarnées permettent à Dan de fournir les indices multimodaux de l'intelligibilité du corps masculin tout en offrant sa vision personnelle d'une de ses parties (le visage). En effet, ce qui construit l'intelligibilité, la crédibilité et l'autorité d'un tel discours se situe au niveau de la façon dont les corps des participants (celui de LG en l'occurrence) sont mobilisés et thématisés dans ce court échange conversationnel (l. 4, 6, 7, notations multimodales). Dans ce cas, c'est le corps du chercheur qui est pris à modèle d'une masculinité biologique, essentialisée, dont on peut s'inspirer pour l'incarnation de la masculinité. La façon dont le corps de LG est thématisé va avoir des répercussions sur son statut participatif. De ce fait, il passe du statut d'observateur qui filme la scène - un auditeur non ratifié, ou mieux, un *bystander* (spectateur) au sens de Goffman (1981) – à celui de participant, auditeur ratifié. Cela se fait en trois temps. D'abord, par un geste grâce auquel LG est invité à rejoindre l'espace interactionnel occupé par Dan et le novice (l. 4) donnant corps ainsi à l'explication projetée par la conjonction « c'est-à-dire » (l. 3). Ensuite, par le regard de Dan (l. 6) qui fait du corps du chercheur une instanciation de la masculinité et une matérialisation de la « moyenne » (l. 5-6). Enfin, dans le geste de pointage vers LG (l. 7) accompli au même temps que Dan dit « regarde Luca ». C'est dans ce processus d'inscription corporelle (Paveau et Zoberman 2009), de mise en discours et de réification des corps que l'on assiste à un véritable processus de construction identitaire et que le passage de l'observation à la participation s'accomplit au prix d'une objectification genrée du corps du chercheur.

3.2.1. Catégoriser le chercheur en tant que « cisgenre »

Le dernier extrait se situe à la fin des ateliers – un moment où tout le monde est invité à s'exprimer sur l'expérience vécue. Aurel, king expert et performeur, prend la parole (l. 1-5) pour parler des masculinités et de leur variabilité aussi bien chez les personnes trans que chez les personnes non-trans. C'est en parlant des personnes cisgenres (vs. transgenres) qu'il s'adresse à LG en le constituant de fait comme un auditeur ratifié (Goffman 1981) et en le catégorisant comme un exemple de la catégorie des « hommes cisgenres » (l. 5-6), « non trans » (l. 3), ayant une masculinité qualifiée de « grande subtilité » l. 1-2) :

```
1  A    y a y a y a des masculinités qui ont une grande
2       subtilité quoi °je ve-° (2)°mh° eu::h (1) y
3       compris chez les personnes non trans (1.3)
4       °mh° là/ euh à genres pluriels[8]/ je trouve/
5       en tout cas des hommes cisgenres/ (0.5)
```

[8] C'est une association bruxelloise auprès de laquelle Aurel milite.

```
6       *tels que lu:ca:/* ou xx[par xx
        *pointe LG       *
7   L                          [.hh je pense pas être
8       cisgenre\ (1) [.hhh[h  j-s (jusqu') peu[t-être
9   A                 [.hh                    [alors/ ok/
10       attendons [voir voi[là
11  L              [°euh°    [je ne suis pas cisgenre/
12      (2)
13  A   ok
14      (2)
15  L   je suis interprétable comme un ho[mme/
16  A                                    [ouais
17  L   les gens me prennent pour un homme mais (1) je pense
18      pas être cisgenre
```

C'est suite à cette prise de parole que LG affiche un désaccord autour de la catégorisation « cisgenre ». Le désaccord se fait en deux temps : premièrement par le prédicat « je pense pas d'être cisgenre » (l. 7-8) où la formulation d'Aurel est contestée, et deuxièmement avec un deuxième énoncé « je ne suis pas cisgenre » (l. 11) où la catégorie d'Aurel est définitivement rejetée. Le désaccord de LG et les ratifications d'Aurel (l. 9-10, 13, 16) déclenchent chez le chercheur une prise de parole sous forme d'*account* dans laquelle la catégorisation d'Aurel est explicitée et située autour d'une vision non problématique des corps genrés (l. 15-18): une personne à l'allure masculine est un homme cisgenre.

Au niveau des effets produits par les procédés de construction identitaire, nous pouvons relever trois mouvements : une ratification du chercheur en tant que participant à l'échange en cours (vs. observateur l. 4-6), une catégorisation de LG en tant que « personne cisgenre » (l. 5-6), occupant dans ce contexte la deuxième place de la paire catégorielle « personne cisgenre vs. personne transgenre », et le refus de cette identification (l. 7-8, 11, 15-18). Ainsi, nous assistons à la mise en place d'un réseau de dynamiques catégorielles dans lequel l'inclusion et l'exclusion du chercheur se situent dans une sorte de continuum identitaire.

4. Conclusions

Dans cet article nous nous sommes penchés sur le caractère sensible du terrain en analysant les procédés d'exclusion et d'inclusion tels qu'ils émergent dans la rencontre ethnographique entre chercheurs et personnes enquêtées. Ces procédés donnent lieu à des cours d'action particuliers, ils définissent les contours du terrain et ils configurent les participant-e-s comme étant des *insiders* ou des *outsiders* à partir de la dichotomie catégorielle « cisgenre vs. transgenre ». L'analyse minutieuse des procédés nous a permis de souligner deux points importants. Premièrement, nous avons mis l'accent sur le rôle joué par les pratiques langagières (qu'elles soient purement linguistiques, incarnées ou silencieuses) dans la constitution de la rencontre ethnographique et de son caractère « sensible » ; deuxièmement, nous avons pu appréhender les catégories dans leur malléabilité, et dans leur fonctionnalité, en tant que ressources pour l'action.

C'est en proposant une ethnographie polyphonique, donnant une voix aux chercheur-e-s mais aussi à celles et à ceux dont la voix à été confisquée, que nous avons appréhendé le terrain comme un événement interactionnel et la/le chercheur-e comme un-e participant-e en train d'interagir (ou essayant de le faire) avec les autres. Dans ce cadre, nous nous situons au sein

de ce que Agier (2004) appelle une « anthropologie des prises de parole » par l'attention que nous avons portée vis-à-vis des modalités d'échange en contexte ethnographique et des enjeux de pouvoir qui les sous-tendent. Cette contribution permet à la fois d'interroger ce que Stone & Priestley (1996) appellent « l'émancipation » des personnes rencontrées sur le terrain par la restitution d'une parole qui n'est pas manipulée par les stratégies rhétoriques des chercheur-e-s et de rendre compte de la façon dont les catégories, tout en définissant les contours de l'expérience ethnographique, sont à leur tour manipulées par les participant-e-s. De ce fait, la paire catégorielle « cisgenre vs. transgenre » qui est à l'origine d'une possible tension identitaire entre chercheur-e-s et personnes enquêtées est aussi thématisée, contestée et reformulée au cours de la rencontre.

Si ce type de perspective ne résout évidemment pas toute une histoire chargée de domination d'un pouvoir académique, institutionnel sur les personnes transgenres, au moins permet-elle de rendre compte et de révéler les dynamiques qui sont à l'œuvre dans la rencontre ethnographique et de mettre au premier plan la dimension intersubjective du terrain et de son caractère sensible.

Conventions de transcription (groupe ICOR, ICAR-CNRS, Lyon 2)

[note le début du chevauchement entre deux locuteurs ;
/ notent les montées intonatives.
(3 s) notent des pauses plus longues, mesurées en secondes (à partir de 1 seconde) ;
: notent des allongements syllabiques ;
Le soulignement note une emphase particulière sur une syllabe ou un mot ;
Les signes °ok° notent un volume bas de la voix ;
xxx notent un segment incompréhensible ;
- note la troncation d'un mot esquissé ;
.h note l'inspiration du locuteur ;
Description d'actions (gestes, mouvements, regards, postures) :
regarde : délimitent le début et la fin d'une action non verbale décrite en synchronie avec la parole du participant
----> : indique que l'action décrite se poursuit à la ligne suivante/plusieurs lignes après

Références bibliographiques

Abu-Lughod, L., 1991, « Writing against culture », in R. Fox, ed. *Recapturing Anthropology : working in the Present*, Santa Fe, School of American Research, p. 137-162.

Agier, M., 2004, *La sagesse de l'ethnologue*, Paris, L'œil neuf éditions.

Alessandrin, A., 2013, « Trans by trans… and friends », in M-Y Thomas, K. Espineira, A. Alessandrin, eds., *Transidentités, histoire d'une dépathologisation*. Observatoire des transidentités, vol. 1, Paris, L'Harmattan, p. 19-22.

Basso, K. H., 1970, « To Give up on Words : Silence in Western Apache Culture », *Southwestern Journal of Anthropology*, *26*(3), 213−230.

Bouillon, F., Fresia, M., Tallio, V., eds, 2005, *Terrains sensibles : expériences actuelles de l'anthropologie,* Paris: Centre d'études africaines / EHESS.

Broqua, C., 2000, « Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes », *Journal des anthropologues*, 82-83,129-155.

Broqua, C., 2009, « L'ethnographie comme engagement », *Genèses*, 2, 75, 109-124.

Dwyer, K., 1982, *Moroccan Dialogues, Anthropology in Question*, Baltimore, The John Hopkins University Press.

Eckert, P., & McConnell-Ginet, S., 2003, *Language and Gender*. Cambridge, Cambridge University Press.

Espineira, K., 2013, « A qui donc appartient la 'question trans' ? », in M-Y. Thomas, K. Espineira, A. Alessandrin, eds., *Transidentités, histoire d'une dépathologisation*. Observatoire des transidentités, vol. 1, Paris, L'Harmattan, 14-18.

Fawett, B. Hearn, J., 2004, « Researching others: epistemology, experience, standpoints and Participation », *International Journal of Social Research Methodology*, 7(3), 201-218.

Geertz, C., 1973, *Interprétation d'une culture,* Paris, PUF (trad. Française 1982).

Goffman, E., 1981, *Forms of Talk*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

Glenn, C., 2004, *Unspoken: A Rhetoric of Silence*, Carbondale, SIU Press.

Greco, L., 2010, « Dispositifs de catégorisation et construction du lien social. L'entrée dans une association homoparentale », *Genre, sexualité & société* 4, octobre, http://gss.revues.org/index1649.html

Guillaumin, C., 1992, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté-femmes.

Hymes, D., 1962, « The Ethnography of Speaking », in T. Gladwin & W. C. Sturtevant, eds., *Anthropology and Human Behavior*, Washington DC, The Anthropological Society of Washington, p. 13−53.

Kessler, S. J., McKenna, W., 1978, *Gender. An ethnomethodological approach*, Chicago & London, The University of Chicago Press.

Kurzon, D., 2007, « Towards a typology of silence », *Journal of Pragmatics*, *39*(10), 1673−1688.

Latour, B., 1993, « Le topofil de Boa Vista ou la référence scientifique-montage photo-philosophique », *Raison Pratique*, 4, 187-216.

Le Breton, D., 2011, *Eclats de voix: Une anthropologie des voix*, Paris, Métaillié.

Levinson, S. C., 1983, *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.

Marcus, G.E., Fisher, M.M.J., 1986, *Anthropology as Cultural Critique. An experimental*

moment in the human sciences, Chicago, The University of Chicago Press.

Martin, E., 1991, « The Egg and the Sperm : How science has constructed a Romance based on Stereotypical Male-Female Roles, *Signs*,16 (3), 485-501.

Mondada, L., 1996, « L'entretien comme lieu de négociation d'objets de discours », *Cahiers de Linguistique Sociale*, 28/29, 218-224.

Mondada, L., 2003, « Working with video : how surgeons produce video records of their Actions », *Visual Studies*, 18/1, 58-72.

Mondada, L., 2006, « La demande d'autorisation comme moment structurant pour l'enregistrement et l'analyse des pratiques bilingues, *Tranel*, 43, 129-155.

Paveau, M-A., Zoberman, P., eds, 2009, *Corpographèses. Corps écrits, corps inscrits*, Paris, L'Harmattan.

Renzetti, C. M., 2012, « Introduction : les défis pratiques et éthiques dans la recherche sur des sujets sensibles », in E. Hennequin, éd., *La recherche à l'épreuve des terrains sensibles : approches en sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, p. 11-28.

Rogers, M. F., 1992, « They All Were Passing: Agnes, Garfinkel, and Company », *Gender and Society*, *6*(2), 169−191.

Sontag, S., 2002, *Styles of Radical Will*, London, Penguin Book.

Stone, E., Priestly, M., 1996, « Parasites, Pawns and Partners: Disability Research and the Role of Non-Disabled Researchers », *British Journal of Sociology*, 47, 4, 699-716

Tedlock, B, 1991, « From participant Observation to the Observation of Participation: The Emergence of Narrative Ethnography », *Journal of Anthropological Research*, 47/4, 69-94

Thomas, M-Y, 2013, « Questions Trans, questions Queer », in M-Y. Thomas, K. Espineira, A. Alessandrin, eds., *Transidentités, histoire d'une dépathologisation*, Observatoire des transidentités, vol. 1, Paris, L'Harmattan, p. 91-102.

Tuhiwai Smith, L., 1999, *Decolonizing Methodologies Research and Indigenous People*, London and New York, Zed Book Ltd.

Vigouroux, C., 2007, « Trans-scription as a social activity. An ethnographic approach, *Ethnography,* 8, 1, 61-97.

Zarb, G., 1992, « On the Road to Damascus: First Steps towards Changing the Relations of Disability Research Production», *Disability, Handicap & Society*, 7(2), 125‑138